

Fauquin Coulibaly

Anticonstitutionnellement

Roman

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

© Fauquin Coulibaly, 2022

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

ASSETOU ET LE DOCTEUR PITA

Un long bip sonore déchira la nuit. Il n'en fallut pas davantage pour qu'Assetou se réveille en sursaut. Combien de temps avait-elle dormi? Aucune idée, elle ne se souvenait même pas s'être assoupie. La fatigue avait pris possession de son être depuis quelques jours. Entre ses obligations sociales et conjugales, elle n'avait pas eu droit au repos hier. De plus, Ali, son chaud lapin d'époux, l'avait désirée. Elle avait cédé, comme d'habitude. Sur ce plan, elle avait toujours été exemplaire. Jamais elle ne s'était refusée à son homme, quand bien même la fatigue l'étreignait. Conséquence, sa nuit avait été courte et elle avait dû enchaîner sur une journée pleine avant de venir assurer son tour de garde.

Le bip se fit plus strident à mesure qu'elle approchait de sa source au pas de course. Elle essayait de ne pas penser pendant que ses jambes la portaient vers cette chambre. Pourtant, son esprit était envahi par un mauvais pressentiment. Elle sentit qu'elle risquait de perdre son patient. Une issue qu'elle détestait. En dépit de ses cinq années d'expérience en tant qu'infirmière, l'idée de la mort la révoltait toujours autant. Voir succomber un patient était ressenti comme une catastrophe à son niveau. Elle avait le sentiment d'être inutile, de n'avoir pas su sauver une vie.

Lorsqu'elle fit enfin irruption dans la chambre, elle comprit que la partie serait perdue. Le bip continu envahissait la pièce, criant telle une trompette de la mort. Elle se précipita vers le patient afin d'essayer de le ramener à la vie. La confusion se fit dans son esprit. Elle perdit le

contrôle de ses pensées, obnubilée par le sauvetage de l'agonisant. Elle ne remarqua donc pas que le médecin de garde et deux autres de ses collègues arrivèrent dans la pièce un peu après elle. La stridulation continue du bip ne s'arrêtait pas malgré leurs efforts. Le médecin ordonna finalement à Assetou de s'écarter. Elle recula machinalement de deux pas et devint étrangère à la scène qui se déroulait devant elle. Ce fut bref mais elle eut l'impression que le temps avançait au ralenti. C'est ce qu'elle ressentait à chaque fois que l'ange de la mort se manifestait. Il n'y avait plus rien à faire. Elle le savait mais avait du mal à l'accepter. Finalement, elle revint à la réalité lorsque le médecin se redressa, la mine déconfite. Il regarda sa montre.

- Heure du décès, trois heures trente.

Le ton impassible du médecin trahissait son détachement. Contrairement à Assetou, il en avait vu d'autres. Pour lui ce n'était qu'un décès de plus en dépit du prestige du défunt. C'était la même routine depuis ses premiers stages en faculté de sciences médicales. On s'y habitue avec les années. Il ne comprenait donc pas pourquoi Assetou s'impliquait autant émotionnellement. Les paupières de la jeune dame ne retenaient plus ses larmes. Deux rivières lacrymales lacéraient ses joues. Sa tristesse fut malheureusement communicative. Les deux autres infirmières pleuraient également. Pas le médecin qui demeurait stoïque. Il n'entreprit même pas de consoler ses subalternes. Il avait déjà l'esprit ailleurs. C'était à lui que revenait la lourde tâche d'informer la famille et les proches du mort. Il savait d'expérience que ces derniers s'y attendaient un peu. En même temps, le décédé était dans un

état critique depuis un bon moment. C'est d'ailleurs parce que la cause était entendue qu'il était ici.

- Ne soyez pas tristes, dit-il aux infirmières. Il s'est bien battu.

Le sang d'Assetou ne fit qu'un tour quand elle entendit ces phrases. Elle dut se retenir pour ne pas injurier le docteur. Il n'était pas d'ici. Il ne pouvait pas comprendre. Seul un likundien savait ce que représentait l'homme qui venait de partir. En tant que citoyen de ce pays, il était légitime de se sentir concerné par sa mort. Il était quand même le président du Likunda-Dunda, pas un vulgaire vieillard arthritique. De plus, Assetou le portait réellement dans son cœur, comme beaucoup de likundiens. Elle avait même voté pour lui aux dernières élections présidentielles. Normal qu'elle se sente bouleversée.

- Comprenez-nous docteur, lâcha-t-elle d'une voix éteinte, comprenez-nous...

Le docteur Pita ne dit rien. Il sortit de la chambre et se dirigea vers son bureau. La partie la plus difficile commençait pour lui. Comment trouver les mots, surtout pour un homme de cette importance ? Il s'affala dans son fauteuil une fois qu'il referma la porte de son antre. Des pensées plus ou moins sombres lui traversaient l'esprit. Il eut le sentiment de s'être fait avoir. Ses pairs lui avaient conseillé de ne pas accepter ce poste de médecin personnel du président. Il ne les avait pas écoutés. En plus d'être bien payé, c'était prestigieux. Trois ans déjà qu'il veillait sur la santé de Désiré Djakoué. Il savait pertinemment que ce ne serait pas la sinécure que les apparences laissaient penser. Son unique patient était déjà un homme malade, éprouvé par les aléas de la vie et de la vieillesse. Dès la première

auscultation, il avait compris que son temps était compté. Cela n'effraya cependant pas le docteur Pita. Il fit de son mieux pour le garder en forme. La seule chose qui lui déplut, ce fut d'avoir été écarté lorsque le président fut évacué en occident. Les médecins européens le snobèrent et personne ne tint compte des recommandations qu'il avait laissées. Ces prétentieux pensaient avoir la science infuse. Résultat, ils avaient exacerbé le mal du vieux Djakoué. Pita était frustré et déçu. Il ne fit cependant pas de vagues. Il put savourer sa vengeance quand, après avoir échoué, les médecins occidentaux l'appelèrent à la rescousse. Il était malheureusement trop tard. Le Vieux ne s'en sortirait pas. Pita fut obligé de le lui annoncer. C'est ce qu'il faisait de mieux, le sale boulot. Djakoué avait une confiance totale en lui et le considérait comme son fils. Il émit alors le souhait de revenir mourir sur la terre de ses ancêtres. Malheureusement, il entra dans le coma juste la veille de son retour. Malgré tout, Pita parvint à convaincre sa famille de respecter ses dernières volontés. C'était il y a quatre mois. Désiré Djakoué ne s'était jamais réveillé. Le docteur Pita ne se faisait pas d'illusions. Il était mentalement prêt.

Il se redressa de son siège. Que devait-il faire à présent ? Ou plutôt qui privilégier ? D'ordinaire, c'est la famille qui devait être la première prévenue. Problème, Désiré Djakoué n'était pas n'importe qui. Il était président mais aussi chef coutumier. L'annonce de sa mort ne pourrait pas se faire sans contraintes protocolaires. Le Premier Ministre et le Vice-Président lui avaient laissé chacun leur tour des instructions fermes. Ils voulaient être les premiers avisés. Pita n'était pas né de la dernière pluie. Il savait que ce n'était pas par égard pour Le Vieux qu'ils se montraient

intéressés par sa santé. Tous deux étaient dans les starting-blocks pour la succession. Dès qu'ils apprendraient que Djakoué avait passé l'arme à gauche, la lutte pour le pouvoir entrerait dans sa phase active. Le Vieux était conscient que ces deux-là avaient hâte qu'il meure. C'est pour ça qu'il avait engagé un médecin étranger pour le suivre. Malgré tout, Pita avait été approché par les deux hommes ces dernières années. Il y a quelques mois, l'un d'entre eux lui avait même proposé un pot-de-vin pour qu'il débranche Le Vieux. Pita savait qu'une partie du destin de cette nation dépendrait de sa décision. Il ne fallait pas qu'il fasse n'importe quoi et surtout il devait absolument rester probe. Il regarda sa montre. Il était quatre heures du matin à présent. C'était le moment. Il rajusta sa blouse et sortit de son bureau.

PAUL LAMBERT

Le téléphone sonnait. Il entendait parfaitement la sonnerie mais ne put s'empêcher de maugréer, comprenant que sa nuit venait de prendre fin. Qui pouvait bien l'appeler aussi tôt ? D'expérience pourtant il savait que ce coup de fil était important. Sauf cas de force majeure on ne réveille pas un ambassadeur. Ce n'était donc pas pour lui demander des nouvelles qu'on le contactait. Il finit par tendre son bras et décrocher le combiné.

- Allo ?

- Bonjour monsieur, c'est Mike, votre conseiller militaire. Navré de vous déranger monsieur mais il y a une urgence.

- Je vous écoute.

- Le vieux Djakoué vient de décéder.

Paul Lambert se redressa automatiquement et s'assit sur son lit. Les agents des services secrets étaient formels, Djakoué avait quitté ce monde il y a un peu plus d'une demi-heure. Sa mort n'avait pas encore été officiellement annoncée. L'ambassadeur s'attendait à ce que le vieux corrompu ne survive pas. Les médecins avaient été formels avant son rapatriement. Il n'avait plus que quelques mois à vivre. Lambert avait même été surpris de voir qu'il ait tenu si longtemps. Heureusement, il avait anticipé son départ. Quelques inconnues subsistaient cependant. Il ne savait toujours pas sur lequel des potentiels successeurs il fallait parier. Le président et le ministre des affaires étrangères n'avaient toujours pas tranché, obligeant Lambert à

louvoyer depuis des mois. Ce ne serait plus possible avec cette nouvelle donne. Leur position devait être clarifiée le plus rapidement possible. Une fois que Mike eut raccroché. Lambert se leva et alla s'enfermer dans son cabinet privé, loin des yeux et des oreilles de la maisonnée. Il était un peu plus de quatre heures du matin. En tenant compte du décalage horaire, il était sûr que les fonctionnaires de la présidence étaient déjà en place. De toute façon, il y avait une permanence et il avait la ligne directe de son ministre de tutelle ainsi que du président. Il hésitait toutefois à appeler ce dernier. Ok, le Likunda-Dunda abritait un grand nombre de leurs intérêts. L'économie de cet état était quasiment aux mains de leur ancienne puissance colonisatrice, surtout depuis que les autorités likundiennes avaient été obligées de privatiser leurs entreprises à tout va. Cependant, ce pays n'avait pas un grand intérêt stratégique. Pour l'ancien militaire qu'il était, Paul Lambert avait du mal à comprendre que son pays ait installé une base au Likunda-Dunda. C'était loin d'être le lieu idoine pour ça selon lui. Il n'avait qu'une petite ouverture maritime, était en partie recouvert d'une forêt vierge et était assez mal desservi au plan routier.

Les communications s'avèrent plus longues et plus intenses que prévues. Par la force des choses, il s'était retrouvé à converser respectivement avec son président, son ministre de tutelle et le directeur d'un organisme spécialisé dans la géopolitique. C'était nécessaire pour sortir de l'embarras dans lequel ils étaient plongés. Ils ne savaient toujours pas sur quel pied danser. Il y a quelques années, ils avaient prévu se débarrasser du vieux Djakoué à la faveur de l'éveil démocratique. Malheureusement aucun des opposants ne parvint à faire la différence. La stratégie avait

donc été repensée. Il avait donc été convenu de laisser le vieux débris en place et d'attendre que la nature fasse son œuvre. Par contre, ils n'étaient pas tombés d'accord sur l'identité de son successeur. Deux noms se détachaient : Melchior Wakansa, le Vice-Président, et Yakoubou Kasson, le Premier Ministre. Chacun avait des atouts à faire valoir. Lambert penchait pour Kasson. Dans les faits, c'est lui qui dirigeait le pays depuis la dernière réélection de Djakoué. Il avait fait ses preuves, il était compétent et disposé à collaborer avec les occidentaux. Le ministre préférait pourtant Wakansa, plus mûr politiquement et plus à même selon lui de préserver les intérêts métropolitains. Avec lui on n'aurait pas à s'en faire vu qu'il était malléable. Le président n'avait toujours pas décidé. Il tenait juste à être informé des moindres détails.

Il était six heures lorsque l'ambassadeur Lambert sortit de sa pièce secrète. Il fut surpris de voir Mike dans son séjour.

- Que faites-vous là agent Defendi ?

- Je dois vous parler en privé monsieur.

Lambert haussa les épaules et invita Mike Defendi à le suivre dans le cabinet. Ils prirent place et Mike lui fit un rapport détaillé de tout ce qui s'était passé. L'ambassadeur fut un peu déçu de savoir que tout s'était passé de façon un peu trop simple.

- Voilà, vous savez tout.

- Merci mon bon Mike. Nos agents veillent toujours au grain ?

- Oui monsieur. Ils attendent mes ordres, disons vos ordres plutôt.

- Qu'ils ne fassent rien pour le moment. Le big boss n'a

encore rien décidé. Je dois rencontrer des juristes et mes collègues des autres puissances dans quelques heures. Normalement la décision sera collégiale.

- Si vous m'autorisez à donner mon avis monsieur, il va falloir que nous mettions notre grain de sel dans cette affaire.

- Que voulez-vous dire ?

- On ne peut pas ne pas décider. Il faudra bien qu'on se mouille et qu'on parie sur un cheval.

- La consigne est de les laisser abattre leurs cartes et voir venir.

- Je suis au courant monsieur. Mais on peut accélérer les choses.

- Comment ?

- Déjà en mettant les deux belligérants au parfum avant l'annonce officielle. Ils seront obligés d'agir et on saura qui en a dans le froc.

Lambert sourit. Il reconnaissait bien son conseiller. Mike avait la roublardise chevillée au corps. Toujours à fomenter des coups, à manipuler les gens... L'ambassadeur savait très bien qu'il n'avait aucun intérêt à lui donner un accord officiel. Avec Mike tout se passait tacitement, sans un mot et surtout sans le moindre document. Il lui dirait non mais Mike ferait ce qu'il faut pour les sortir de ce guêpier et contraindre les politiques à se décider.

- Les ordres sont les ordres Mike. Ne fait pas n'importe quoi.

- Comme vous voudrez monsieur, à votre service.

Defendi se leva, effectua un salut militaire et quitta la pièce. « Alea jacta est », pensa Lambert en le regardant s'éloigner. Il n'avait plus qu'à attendre et à espérer que tout

tourne en leur faveur. D'ici là il était impératif qu'il se débarbouille et se prépare pour le bureau. La journée risquait d'être très longue. Mais avant, il devait prendre attache avec le commandant de la base militaire. Les troupes devaient se tenir prêtes en cas de cas. On ne savait jamais dans une situation aussi instable.